

« DE QUOI MON ÂME EST-ELLE MORTE ? » Sur la poésie de Louise Glück

› **Baudouin de Guillebon**

Lorsque l'Académie suédoise a décidé de décerner le prix Nobel de littérature 2020 à Louise Glück, la poétesse américaine n'a pas dissimulé son étonnement et sa peur : l'acclamation publique n'allait-elle pas ruiner l'intimité de sa poésie, et faire de sa voix solitaire la tête d'affiche d'une génération de poètes ?

Le désintérêt des lecteurs a dissipé ses craintes car il est peu de dire que sa littérature n'a pas suscité l'engouement de notre côté de l'Atlantique. Il y a eu, bien sûr, l'énumération de ses prix et de ses titres, dont les journalistes se sont fait l'écho fidèle ; il y a eu, aussi, l'examen de ses poèmes par plusieurs universitaires soucieux d'y trouver des traces de leur obsession, d'y trouver la voix d'une femme, l'exaltation d'une militante ; il y a eu le remue-ménage archéologique des érudits tâchant de dresser la généalogie de ses filiations ; et les amoureux des racines, enfin, ont cherché les réminiscences d'un style juif américain aux

Baudouin de Guillebon est chercheur en histoire de la philosophie, auteur de livres pour la jeunesse et coauteur de la biographie *Dorothy Day, la révolution du cœur* (Tallandier, 2018).

relents d'Europe de l'Est. Mais de poétique, il n'a pas été question, et de comprendre cette voix, pas davantage. Les mots « essentiels et personnels » (1) de ses poèmes n'ont pas été examinés, on a tant célébré la poétesse qu'on en a oublié sa poésie.

Poèmes pour un interlocuteur absent

Dans le recueil *Averno* publié en 2006, Glück écrit :

« Je lance cette question : *de quoi mon âme est-elle morte ?*
Ce à quoi le silence répond

si ta voix n'est plus, quelle vie
vis-tu et
quand es-tu devenue cette personne ? (2) »

Comme un signe déjà de sa destinée, c'est le silence qui, seul, lui répond. Car la voix de la poétesse ne peut s'expliquer qu'à travers ce silence sourd qui précède toute parole. Ce silence qui l'accompagne peut recouvrir au moins deux significations : d'une part le mutisme d'un langage poétique qui n'a plus la puissance de dire le monde qui l'entoure, d'autre part ce silence peut être un préalable quasi religieux à l'écoute d'une voix plus profonde.

Le monde poétique de Glück est désaxé par ce silence, comme s'il n'y avait personne pour l'écouter et surtout, personne pour lui répondre. C'est l'absence de toute métaphysique qui est interrogée dans ces vers où le mot « âme » revient souvent, comme la survivance d'un langage qui, jadis, avait un sens. Une âme qui offrait des possibilités de dire l'univers, de le décrire et d'y trouver sa place.

L'écriture de Glück ouvre celui qui la lit au sentiment d'un manque, d'une absence que les poèmes interrogent, se faisant parfois suppliante, et s'approchant, très souvent, d'une forme de prière. Une prière dominée par le silence, sans rabbin ni prêtre qui la guiderait vers un lointain inaccessible.

Puisant dans les mythes et dans les textes religieux, Glück semble réécrire une liturgie qui d'un même coup abolirait l'espoir insensé de la poésie de dire ce qui la dépasse, mais qui saurait conduire les aspirations de l'âme vers une beauté réelle et tangible. Car c'est à un cheminement que nous invite Glück, avec des mots très simples, dénués de toute obscurité, avec des mots de chaque jour.

Entrer dans la nuit

Parmi les quatre recueils de Glück traduits en français (3), c'est *Nuit de foi et de vertu* qui nous permet d'entrer le plus aisément dans la poésie de Glück, notamment grâce à son poème d'ouverture :

« D'abord nous dépouillant des biens de ce monde,
[comme saint François l'enseigne,
afin que nos âmes ne soient pas distraites
par le gain et la perte, et afin aussi
que nos corps soient libres de se mouvoir. (4) »

Ce recueil est structuré à la manière d'un ouvrage mystique, un autoportrait spirituel où lentement l'auteure se défait de ce qui l'encombre. Après s'être « dépouillée » de tous les artifices, la poétesse entre dans la nuit. Puis viennent les voix qu'elle emprunte tour à tour, celle de l'enfant attendant le sommeil dans la chambre familiale, la prière de la femme enfermée dans la circularité d'une vie de tristesse, le plain-chant de celle dont les parents ont écourté leur existence au détour d'une route, contre un arbre. C'est au sein de la nuit que les voix s'élèvent, perçant de rais de lumière l'obscurité et le faux jour des stores baissés.

Il n'y a rien de désolant, rien de misérabiliste dans ces nocturnes, mais une interrogation innocente qui demeure :

« Ma mère et mon père se tenaient dans le froid
sur les marches du perron. Ma mère me dévisageait,

une fille, une camarade femme.
Tu ne penses jamais à nous, dit-elle.

[...]

Sans nous, dit-elle, tu n'existerais pas.
Et ta sœur – tu as l'âme de ta sœur.
Après quoi, ils disparurent, comme des missionnaires
[mormons.

[...]

J'écris sur vous tout le temps, dis-je tout haut.
Chaque fois que je dis "je", c'est de vous que je parle. (5) »

Un dernier vers en écho à la préface de Victor Hugo aux *Contemplations* (6), où l'on comprend que ce moi de la poétesse est diffracté, et même laissé de côté pour se faire le porte-voix d'autres existences, jusqu'aux morts qui s'expriment à travers elle. Il ne s'agit aucunement de rechercher un *feminine self* (7), mais, précisément, de laisser le moi s'évanouir devant des mystères qui le transcendent.

Ainsi la nuit recouvre une nouvelle dimension, elle est le silence qui précède la parole, l'obscurité qui attend la lumière. Car la lumière persiste, et l'on sent, en lisant Glück, qu'elle ne peut qu'arriver. Dût-elle être l'imbécile lumière qui ne comprend pas qu'on a besoin de nuit pour cacher ses pleurs; la lumière reste, elle est ce phare qui indique un nord. Non pas un havre où l'on pourrait se blottir et retrouver une quiétude, mais une lumière crue qui inonde et, parfois, éblouit. Laissant la nuit derrière elle, la poétesse, au milieu de sa vie, se retrouve dans un jardin lumineux.

À l'ombre de Blake et de Verlaine

Le dernier poème de *Nuit de foi et de vertu* présente un couple marchant dans un jardin public. Un couple, ou plutôt un homme et une femme, « fatigués l'un de l'autre et des nombreux hivers qu'ils ont endurés ensemble » (8). Ce poème en prose nous laisse suspendus, au

sortir de la nuit, à une possibilité de réconciliation, à une communication possible mais non effective. Plus encore, il nous introduit dans un domaine propre à la poétique de Glück, celui des parcs, des cimetières et des jardins. Parfois, ces trois lieux ne sont qu'un, à la manière du « Colloque sentimental » de Verlaine :

« Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux formes ont tout à l'heure passé.

Leurs yeux sont morts et leurs lèvres sont molles,
Et l'on entend à peine leurs paroles.

Dans le vieux parc solitaire et glacé
Deux spectres ont évoqué le passé. (9) »

Le parc est devenu ce lieu clos et intime, ce jardin où deux spectres se remémorent l'un à l'autre leur existence commune. C'est exactement le thème du recueil *L'Iris sauvage*, où Glück laisse parler les plantes, voix soumises aux saisons, qui décrivent leur vie propre et sont les premières spectatrices des drames qui hantent les jardins.

Un jardin de beauté tout autant qu'un jardin de mort pris par la neige, et ces fleurs du bout de l'été qui persistent à vouloir éclore alors que déjà l'hiver se presse d'arriver. Avec tristesse et ironie, Glück interroge son absence même au cœur du jardin, et ses désirs intérieurs qui l'éloignent de la simplicité des fleurs.

Au long du recueil, des poèmes aux noms d'offices religieux (« Matines » et « Vêpres ») déploient la crise spirituelle de Glück, son cri vers un Dieu inaccessible, un Dieu d'amour et de jalousie, proche du Dieu de l'Ancien Testament, proche aussi des dieux furieux d'Homère. Cependant, le dialogue avec Dieu demeure possible :

« Comme tu es apparu à Moïse, c'est parce que
j'ai besoin de toi que tu apparais face à moi
chose rare cependant. Je vis essentiellement
dans les ténèbres. (10) »

Ainsi, malgré le silence, malgré l'angoisse et l'acédie, c'est dans la tranquillité du jardin que la voix de Glück persiste à chercher son origine. Une voix d'innocence et d'expérience, reprenant à son compte le mélange de simplicité et de profondeur cher à William Blake, une voix des maigres choses, des bribes et des fragments.

Une voix, enfin, qui semble s'arrêter toujours sur les tombes, dans un jardin, ou bien parmi les lys blancs plantés par un couple. Et là, tout y est, la mort, l'amour et la beauté familière du jardin. Comme si résidait dans ce trio une réponse mystérieuse à la perte de l'âme. Comme si notre compréhension de la mort, de l'amour et de la beauté des jardins pouvait à elle seule nous dépouiller de nos angoisses, pour que l'âme fleurisse à nouveau. « Toujours vois-tu mon âme en rêve ? » demandait Verlaine, prêtant à la relation amoureuse ce pouvoir de tirer l'âme hors de ses ténèbres.

Et Glück de répondre :

« Chut mon amour. Peu m'importe
le nombre d'étés qu'il me faut vivre pour revenir :
cet été, nous sommes entrés dans l'éternité.
J'ai senti tes deux mains
m'enterrer pour libérer sa splendeur. (11) »

1. Louise Glück, Discours de réception du prix Nobel 2020, <https://larepubliquesdeslivres.com/discours-du-nobel>.

2. Louise Glück, « Échos », in *Averno*, traduit par Marie Olivier, Gallimard, 2022.

3. Louise Glück, *L'Iris sauvage*, 1992, traduit par Marie Olivier, Gallimard, 2021 ; *Nuit de foi et de vertu*, 2014, traduit par Romain Benini, Gallimard, 2021 ; *Averno*, *op. cit.* ; *Meadowlands*, 1996, traduit par Marie Olivier, Gallimard, 2022.

4. Louise Glück, « Parabole », in *Nuit de foi et de vertu*, *op. cit.*

5. Louise Glück, « Visiteurs venus d'ailleurs », in *Nuit de foi et de vertu*, *op. cit.*

6. Victor Hugo, préface aux *Contemplations*, Michel Lévy Frères, 1856 : « Hélas, quand je vous parle de moi, je vous parle de vous. »

7. Allison Cooke, « The poetry of Louise Glück, a search for a feminine self through the lens of Kristevan psychoanalytic feminist literary theory », *Papers & Publications. Interdisciplinary Journal of Undergraduate Research*, University of North Georgia, 2017.

8. Louise Glück, « Le couple dans un parc », in *Nuit de foi et de vertu*, *op. cit.*

9. Paul Verlaine, « Colloque sentimental », in *Fêtes galantes*, Alphonse Lemerre Éditeur, 1869.

10. Louise Glück, « Vêpres », in *L'Iris sauvage*, *op. cit.*

11. Louise Glück, « Les lys blancs », in *L'Iris sauvage*, *op. cit.*